

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1893

THÈSE

N°

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le 16 novembre 1893, à 1 heure.

Par Georges FOUCART

Né à Anglure (Marne), le 14 janvier 1868.

DES ERREURS

ET DES

PRÉJUGÉS POPULAIRES

EN MÉDECINE

Président : M. PINARD, professeur.

Juges : MM. FARABEUF, professeur.

DÉJERINE,

VARNIER,

} *agregés.*

PARIS

L. BATAILLE ET C^{ie}, ÉDITEURS

23, PLACE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE, 23

1893

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1893

THÈSE

N°

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le 16 novembre 1893, à 1 heure.

Par Georges FOUCART

Né à Anglure (Marne), le 14 janvier 1868.

DES ERREURS

ET DES

PRÉJUGÉS POPULAIRES

EN MÉDECINE

Président : M. PINARD, professeur.

Juges : MM. FARABEUF, professeur.

DÉJERINE,
VARNIER, } *agregés.*

PARIS

L. BATAILLE ET C^{ie}, ÉDITEURS

23, PLACE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE, 23

1893

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Doyen.....	M. BROUARDEL.
Professeurs.....	MM.
Anatomie.....	FARABEUF.
Physiologie.....	Ch. RICHET.
Physique médicale.....	GARIEL.
Chimie organique et chimie minérale.....	GAUTIER.
Histoire naturelle médicale.....	BAILLON.
Pathologie et thérapeutique générales.....	BOUCHARD.
Pathologie médicale.....	{ DIEULAFOY.
	{ DEBOVE.
Pathologie chirurgicale.....	LANNELONGUE.
Anatomie pathologique.....	CORNIL.
Histologie.....	MATHIAS DUVAL.
Opérations et appareils.....	TERRIER.
Pharmacologie.....	POUCHET.
Thérapeutique et matière médicale.....	N...
Hygiène.....	PROUST.
Médecine légale.....	BROUARDEL.
Histoire de la médecine et de la chirurgie.....	LABOULBENE.
Pathologie comparée et expérimentale.....	STRAUS.
	{ SEE (G.).
Clinique médicale.....	{ POTAIN.
	{ JACCOUD.
	{ HAYEM.
Clinique des maladies des enfants.....	GRANCHER.
Clinique des maladies syphilitiques.....	FOURNIER.
Clinique de pathologie mentale et des maladies de l'encéphale.....	JOFFROY.
Clinique des maladies nerveuses.....	N...
	{ N...
Clinique chirurgicale.....	{ DUPLAY.
	{ LE DENTU.
	{ TILLAUX.
Clinique ophthalmologique.....	PANAS.
Clinique des voies urinaires.....	GUYON.
Clinique d'accouchements.....	{ TARNIER.
	{ PINARD.

Professeurs honoraires : MM. SAPPEY, PAJOT, REGNAULD et VERNEUIL.

Agrégés en exercice.

MM.	MM.	MM.	MM.
ALBARRAN.	DELBET.	MARFAN.	RETTERRER.
ANDRÉ.	FAUCONNIER.	MARIE.	RICARD.
BALLET.	GAUCHER.	MAYGRIER.	ROGER.
BAR.	GILBERT.	MENETRIER.	SCHWARTZ.
BRISSAUD.	GLEY.	NÉLATON.	SEBILEAU.
BRUN.	HEIM.	NETTER.	TUFFIER.
CHANTEMESSE.	JALAGUIER.	POIRIER, Chef des travaux anatomiques.	VARNIER.
CHARRIN.	LEJARS.	QUÉNU.	VILLEJEAN.
CHAUFFARD.	LETULLE.		WEISS.
DEJERINE.			

Secrétaire de la Faculté : M. PUPIN.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A LA MÉMOIRE DE MON REGRETTÉ PÈRE

A MON EXCELLENTE MÈRE

A MES FRÈRE ET SOEUR

A MES PARENTS

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

M. LE DOCTEUR PINARD

PROFESSEUR DE CLINIQUE OBSTÉTRICALE
MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

A MES MAÎTRES

M. LE DOCTEUR THÉOPHILE ANGER

PROFESSEUR AGRÉGÉ DE LA FACULTÉ
CHIRURGIEN DE L'HOPITAL BEAUJON

M. LE DOCTEUR CHARLES MONOD

PROFESSEUR AGRÉGÉ DE LA FACULTÉ
CHIRURGIEN DE L'HOPITAL SAINT-ANTOINE
SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE LA SOCIÉTÉ DE CHIRURGIE

M. LE DOCTEUR PANAS

PROFESSEUR DE CLINIQUE OPHTALMOLOGIQUE
CHIRURGIEN DE L'HOTEL-DIEU
MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

M. LE DOCTEUR RENDU

PROFESSEUR AGRÉGÉ DE LA FACULTÉ
MÉDECIN DE L'HOPITAL NECKER

M. LE DOCTEUR LETULLE

PROFESSEUR AGRÉGÉ DE LA FACULTÉ
MÉDECIN DE L'HOPITAL SAINT-ANTOINE

M. LE DOCTEUR WALTHER

CHIRURGIEN DES HOPITAUX

M. LE DOCTEUR LOUIS GUINON

ANCIEN CHEF DE CLINIQUE A L'HOPITAL DES ENFANTS MALADES

A LA MÉMOIRE DU PROFESSEUR ULYSSE TRÉLAT

A TOUS MES AMIS

INTRODUCTION

« *Celui qui n'écrit que pour satisfaire à un devoir dont il ne peut se dispenser, à une obligation qui lui est imposée a sans doute de grands droits à l'indulgence de ses lecteurs* ». Une telle défense venant de la plume autorisée de La Bruyère nous rassure un peu au moment de faire paraître cette thèse inaugurale demandée par la Faculté au candidat à qui elle va conférer le titre de docteur.

La raison qui nous a guidé dans le choix de notre sujet et engagé à nous écarter un peu de la forme classique est celle qui nous guidera toujours durant notre vie entière : c'est que tout travail, tout effort doit tendre vers un but utile et pratique.

A mesure que la science progresse, chaque fait nouveau, chaque observation récente sont immédiatement relatés dans des monographies ou incorporés dans des traités généraux très détaillés et beaucoup plus complets que ne le comporterait l'étendue de notre travail. Nous avons cru qu'il serait superflu de grossir encore la littérature médicale d'un nouvel opuscule qui ne pourrait que faire double emploi et qui n'aurait même pas le mérite de l'originalité. — De plus, nous pensons que l'utilité pratique d'une thèse doit être sa meilleure, sinon son unique raison d'être. En prenant pour sujet de notre travail *les erreurs et les préjugés populaires en médecine*, il nous a semblé que nous

pourrions être d'autant plus utile à la santé publique et par suite à sa sauvegarde naturelle, la science médicale, que les erreurs et les préjugés sont plus répandus et plus inébranlables dans l'esprit des personnes étrangères à la médecine, et qu'ils peuvent, au moins au même titre que la maladie, revendiquer une large part dans la mortalité des villes et surtout des compagnes.

Nous ne voulons pas insister non plus sur l'enseignement que pourront retirer de cette étude nos jeunes confrères qui, comme nous, vont être jetés dans la vie active au milieu de toutes les superstitions, de tous les préjugés contre lesquels ils devront lutter sans merci.

Nous ne nous dissimulons pas la difficulté de la tâche que nous entreprenons ; erreurs et préjugés tiennent au sol où ils sont nés ; les racines en sont profondes et solides ; mais est-ce une raison pour ne pas essayer de les détruire ?

D'autres plus autorisés que nous, (Joubert, Primerose, Brown, Tissot, Richerand) n'ont pas reculé devant l'entreprise de cette tâche ingrate, et il nous est pénible de constater aujourd'hui que les résultats acquis ont bien rarement répondu aux efforts tentés. Cependant, nous devons travailler pour l'avenir ; montrons la vérité, accumulons les valeurs qui, à un moment donné, serviront à combler l'ignorance et la sottise ! — Que notre désir de bien faire et la difficulté de la tâche nous méritent la bienveillance de nos juges, nous nous estimerons amplement récompensé.

Qu'il nous soit permis, avant de commencer cette étude de faire un retour vers les années écoulées et de penser à ceux qui, patiemment, nous ont enseigné les choses de la médecine et les devoirs du médecin. Nous ne saurions trop remercier nos maîtres des savantes leçons qu'ils nous ont prodiguées.

Que monsieur le D^r Théophile Auger chez qui nous avons commencé notre pratique hospitalière veuille bien croire à toute notre reconnaissance.

Nous remercions sincèrement monsieur le D^r Walther qui fut pour nous un chef de clinique dévoué et bienveillant dans le service de notre regretté maître le professeur Trélat ; — Monsieur le D^r Louis Guinon dont l'enseignement dans l'étude des maladies infantiles, nous a été d'un secours précieux ; — Monsieur le D^r Rendu qui nous a appris les premiers éléments de la pathologie interne ; — Monsieur le professeur Panas qui a bien voulu nous faire profiter de son enseignement pendant notre première année d'externat.

Nous tenons à remercier particulièrement monsieur le D^r Ch. Monod des excellents conseils qu'il n'a cessé de nous prodiguer pendant l'année d'externat que nous avons eu le bonheur de passer dans son service et des marques de sympathie qu'il n'a cessé de nous donner.

Nous ne pouvons oublier ici monsieur le D^r Letulle dont nous avons suivi bénévolement les leçons si pleines d'intérêt et qui a toujours été pour nous un ami autant qu'un maître.

C'est du fond du cœur que nous remercions monsieur le professeur Pinard, et pour l'amabilité avec laquelle il nous a accueilli dans son service durant notre stage obstétrical et pour l'honneur qu'il nous fait en acceptant aujourd'hui la présidence de cette thèse : qu'il daigne agréer de nouveau l'hommage de notre profonde gratitude.

DES ERREURS

ET DES

PRÉJUGÉS POPULAIRES

EN MÉDECINE

AVANT-PROPOS

« Les préjugés ressemblent à des tumeurs enflammées; il faut les toucher doucement pour éviter les meurtrissures. »

J. DE MAISTRE.

Un tel sujet conviendrait mieux au philosophe qu'au médecin : le débutant qui en a fait le choix paraîtra sans doute téméraire. Ce n'est pas d'ailleurs sans appréhension qu'il aborde cette question des erreurs et des préjugés en médecine, à coup sûr très digne de solliciter les esprits et de provoquer l'examen, mais difficile et périlleuse pour le novice qui l'entreprend et qui n'a guère des hommes et des choses qu'une connaissance d'emprunt.

Le préjugé est une opinion léguée le plus souvent par la tradition, adoptée presque sans retour, acceptée sans examen ; c'est un parti pris une fois pour toutes de croire une chose fausse ; c'est une idée arrêtée, une volonté irrévocable d'affirmer ou de nier.

Jamais le préjugé n'admet la discussion, ni ne consent à subir l'investigation de la science, du savoir, ni même du simple bon sens. Pendant que la raison, l'ardent désir de connaître le vrai, poussent à l'étude, au perfectionnement, au progrès, le préjugé reste inébranlable.

Reposant sur des faits subtils, d'une interprétation délicate, dont quelquefois le *pour* et le *contre* peuvent se soutenir avec une égale vraisemblance, n'ayant de lumière que pour les yeux exercés à voir dans leurs profondeurs, la science médicale entretient admirablement le préjugé; cela, d'autant mieux qu'à première vue, ces mêmes faits, d'une compréhension si difficile, semblent présenter une grande clarté. Et c'est cette clarté superficielle qui égare le vulgaire : il croit voir juste, et il voit mal. Tous les jours, on peut s'en convaincre, l'ignorance en médecine produit les plus grands maux, fait naître des infirmités et pousse dans la tombe les fanatiques des médications à outrance, prônées par la sottise ou la cupidité.

Devant cette ténacité des erreurs, cette irréductibilité des préjugés, cet enracinement des superstitions, on peut hésiter à affronter le combat et se demander si la lutte est possible, si l'issue en peut être heureuse. Mais quoiqu'il arrive nous devons montrer la vérité et prêcher sans relâche la raison et la justice. C'est cette pensée qui vient soutenir notre zèle et nous encourager dans cette tâche.

Loin de nous la pensée de vouloir traiter ici de toute la matière que pourrait embrasser le titre de notre thèse : vingt volumes ne suffiraient pas. Nous nous bornerons à exposer l'influence désastreuse qu'exercent sur la santé pu-

blique, les erreurs, les superstitions et les préjugés les plus répandus dans notre pays. Nous montrerons, chemin faisant, l'inanité et l'absurdité des pratiques vicieuses et nous indiquerons dans la mesure du possible les meilleurs moyens pratiques, sinon de détruire, au moins d'atténuer les erreurs et les préjugés du vulgaire.

Nous nous efforcerons de rechercher l'origine de ces erreurs ; cette origine une fois trouvée pourra peut-être nous mettre sur la voie du remède qui leur convient.

Telle sera pour nous la division de ce sujet si complexe pour lequel nous ne négligerons pas les paragraphes que nous engloberons dans trois chapitres principaux :

- 1^o *Des erreurs et des préjugés ;*
 - 2^o *Origine des erreurs et des préjugés en médecine ;*
 - 3^o *Moyens à opposer aux erreurs et aux préjugés.*
-

CHAPITRE PREMIER

Des erreurs et des préjugés.

Etrange est la bonne foi et l'empressement avec lesquels le peuple accepte les idées les plus bizarres, les pratiques les plus grotesques et repousse les prescriptions de la science moderne. Ce n'est pas seulement chez le peuple et dans les classes ouvrières que fourmillent les erreurs et les préjugés de tout genre ; c'est, dans ce qu'il est convenu d'appeler la meilleure société. Le ministre n'est pas mieux que le casseur de pierres à l'abri des croyances les plus sottes et des pratiques les plus absurdes. Il serait injuste aussi de croire que ce n'est que dans certaines contrées, dans certaines parties de notre France que l'on rencontre surtout les erreurs, les préjugés, les superstitions. Comme le dit quelque part (1), M. André Lefèvre : « *Ce n'est pas seulement dans les anfractuosités des montagnes, où l'ombre enveloppe encore les esprits, ou sur la lisière marine où l'on peut dire que le bruit de la mer assourdit la raison ; c'est au centre, dans un rayon de vingt lieues autour de Paris, dans nos pays narquois et méfiants de l'Ile-de-France et de la Champagne, qu'on découvre pêle-mêle, tous les échantillons du sentiment religieux, depuis l'animisme du sauvage et la foi du charbonnier, jusqu'aux réticences du scepticisme prudent* ».

(1) *Bulletin de la Société d'anthropologie*, tome 3, 2^e fasc.

A côté des préjugés courants et terre à terre, il est aussi fort curieux de remarquer combien sont défigurées les théories scientifiques tombées dans le domaine public et à quelles applications ridicules elles donnent quelquefois lieu. Quel sera le sort de la théorie microbienne dans quelques années d'ici, expliquée au coin du feu par un savant de village ? C'est au médecin qu'est échue la tâche ingrate de faire voir au grand jour l'absurdité de ces croyances profondément inexactes. « *Il doit lutter, dit le Dr Max Simon, contre l'ignorance qui ne sait pas voir, contre le préjugé qui croit voir, contre la passion brutale qui ne veut pas voir* ».

De quelque côté qu'on se tourne, on ne rencontre que l'erreur grossière, incompréhensible ; erreurs sur la médecine, le médecin, etc.. Nous nous bornerons à passer en revue les erreurs et les préjugés :

- 1° Sur la médecine et le médecin ;
- 2° Sur l'exercice de la médecine ;
- 3° Sur l'allaitement et l'hygiène ;
- 4° Sur les maladies ;
- 5° Sur la thérapeutique.

Nous insisterons particulièrement sur les erreurs et les préjugés qui règnent sur les maladies en particulier, car ce sont les plus graves et les plus désastreuses.

I. — La médecine et le médecin.

I. — LA MÉDECINE. — Qui pourra dire ce qu'est la médecine pratique aux yeux du public ? L'un ne la voit qu'à

travers les voiles de son ignorance ou de ses préventions ; l'autre la juge d'après des récits mensongers, des contes absurdes, des légendes ridicules ; celui-là enfin se fait à son usage personnel une anatomie bizarre, une physiologie grotesque, une pathologie fantastique : lambeaux incohérents de doctrines erronées dont les siècles passés nous ont laissé le souvenir. La tradition nous les a transmises défigurées et méconnaissables, le médecin lui-même retrouve difficilement la trace de leur origine.

Indifférence. — De tous les préjugés, l'un est constant. Partout et toujours, il fut de mode d'affecter une indifférence absurde en ce qui touche les choses de la science médicale. Ce superbe désintéressement fait place le plus souvent à un sentiment tout contraire ; l'homme le mieux trempé, le plus crâne, se trouble à la première apparition du mal. Les plus fermes volontés sont sujettes à ces défaillances : leur dédain ne saurait durer, bientôt la peur les possède, suivie de ses plus tristes effets.

Incrédulité. Raillerie. — Mais il ne suffit pas de se montrer indifférent, il faut encore sacrifier à l'incrédulité. Nous retrouvons ce préjugé chez tous les peuples, répandu même parmi des hommes d'une grande valeur, mécontents à qui la médecine n'aurait donné ni bonheur, ni consolation. Socrate, Caton le Censeur, Plinie l'Ancien ne ménagent point les épigrammes aux thérapeutes de leur temps : tellement il est vrai que l'incrédulité conduit à la raillerie.

Plus près de nous, c'est Erasme, puis Montaigne : « *la gravelle lui brise les rognons* », merveilleux sujet à la médisance, pour un sceptique.

Molière était un incurable ; aussi les médecins ne pou-

vaient-ils avoir pour lui droit à beaucoup d'égards ; d'ailleurs le plus habile n'aurait su guérir ce malade indocile, non plus que lutter, comme il en eut l'espoir, contre l'humeur changeante de sa femme et de sa maîtresse.

Que dire de Rousseau ? Souffrant de douleurs de vessie continuelles, il attendait tout de la nature, mais pour lui seul, il est vrai, car il prodiguait à ses amis, des conseils, sans doute moins précieux que désintéressés.

Cependant la plupart des grands hommes qui abusèrent du sarcasme et de l'ironie, ont montré dans leur vieillesse une grande modération, lorsqu'ils n'ont point manifesté de regrets ou gardé, pour le moins, un silence absolu. Mais aussi leur influence ne cessa d'être funeste : ils ont encore de nos jours l'autorité qu'en toutes choses donne le génie.

Esprit de prévention. — Dans leurs œuvres, la foule ignorante trouve à côté d'une plaisanterie une opinion toute préparée ; l'une et l'autre ont le même succès ; il est plus facile de frauder que de raisonner, plus commode aussi de nier un fait que de le discuter. — L'esprit prévenu ne veut en effet rien entendre : pour lui, la médecine est un art conjectural. Mais en admettant même qu'elle le fût, on ne détruirait jamais la réalité des faits : celle-ci est au-dessus du doute et de la négation. — Lequel conjecture plus sûrement du médecin qui a longuement étudié un sujet, ou de l'homme qui n'a de la maladie aucune notion capable de le mettre sur la voie de la probabilité ?

Est-il donc besoin d'insister ? Écoutons plutôt Richerand (1) lorsqu'il s'adresse aux esprits forts : « *Il est une*

(1) *Les erreurs populaires en médecine*, 1811.

maladie qui attaque inopinément, se déclare par un appareil de symptômes dangereux, auxquels succèdent d'assez longs intervalles d'un calme trompeur. Or, l'observation a appris que constamment cette maladie fait périr en peu de jours ceux qui en sont atteints, si, par un moyen dont l'expérience atteste l'efficacité, on n'en arrête à temps les progrès. Peut-être seraient-ils tentés de croire qu'au moins dans ce cas, leurs reproches seraient injustes et qu'au moins dans le traitement de cette maladie, la médecine égale en certitude les sciences assises sur les fondements les plus solides ».

Crédulité. — A côté des indifférents et des incrédules, il est des hommes trop confiants : toujours disposés à accueillir les personnes qui promettent la prompte amélioration d'une affection rebelle, ils acceptent encore en toute sincérité les remèdes qui assurent une guérison rapide. Esprits dociles, le médecin les soigne sans difficulté ; mais le plus souvent ignorants, ils font prospérer le commerce du marchand de drogues ou l'industrie du charlatan.

Cette crédulité, surtout spéciale au vulgaire, s'observe aussi fréquemment chez ceux-là mêmes dont la défiance fût manifeste ; aux premières atteintes du mal, ils exigent des soins incessants et empressés : bienheureux qui ne sont pas obsédés par l'idée de la fin prochaine, leur destin près de s'accomplir ne leur paraît point inévitable.

II. — LE MÉDECIN. — Il est bien évident que lorsqu'on doute de la certitude des doctrines ou des dogmes, les ministres en supportent les conséquences ; les préjugés ne sont pas seuls à rendre difficile le rôle du médecin ; que

l'on soit le mieux disposé à son égard ou que l'on juge raisonnablement de toutes choses, on exige de lui des qualités morales, scientifiques et sociales.

Ses devoirs. — « *La médecine*, nous dit Hippocrate, *met en pratique tous les préceptes de la sagesse; le mépris de l'argent, la modération, la décence, la modestie, la probité, la douceur, la gravité, la juste appréciation des choses de la vie, l'éloignement de toute crainte superstitieuse* ».

Quant aux garanties scientifiques, nul il est vrai n'en doit présenter davantage, tant il est maître de la destinée de ses semblables. — Nous n'insisterons pas plus longuement sur les qualités sociales : l'âge et le sexe, le tempérament et le caractère, l'éducation et l'instruction, la profession, la famille et les relations obligent sans cesse le praticien à régler sa conduite d'après les secrètes inspirations de la conscience et de la raison.

Erreurs sur ses droits. — Le médecin a donc des devoirs : en revanche, il possède des droits imprescriptibles que lui confèrent tout à la fois sa dignité et son indépendance personnelle.

Sur sa profession. — Il est sur ce point des idées singulières. L'erreur la plus commune repose sur une confusion fâcheuse avec l'empirisme ; on exige du médecin, promesses imprudentes, affirmations hâtives et traitements infaillibles. N'est-ce pas le considérer comme un « guérisseur » et le placer au rang des charlatans de nos campagnes. S'il n'était que cela, il aurait vite perdu le prestige que lui donne sa charité clairvoyante, il cesserait d'être un bienfai-

teur de l'humanité et méconnaîtrait sa devise : « *Guérir quelquefois, soulager souvent, consoler toujours.* »

Sur son expérience et son âge. — La confiance dans l'empirisme provoque en outre une erreur presque universelle. Celle-là consiste à ne considérer comme exactes que les connaissances acquises par un long usage. La garde-malade, l'infirmière chargée d'années ont une toute-puissance chez les personnes qui réclament leurs soins. Cette influence est sans doute désintéressée : parfois cependant elle est funeste aux malades et souvent contraire à l'autorité du médecin.

Combien grand aussi l'ascendant que donne l'âge au médecin lui-même. Certes l'observation des maladies dans leurs formes changeantes et compliquées, les variations du traitement suivant les réactions individuelles exigent de longues années de labeur et donnent des connaissances durables ; mais, n'est-il point vrai aussi que, formé à l'école de Maîtres éminents, le jeune praticien use avec succès des progrès de la clinique et des plus récentes découvertes de la thérapeutique ? Cependant le vulgaire ne veut point lui reconnaître cette supériorité ; il accorde toute sa confiance au vieillard ; les qualités les plus brillantes ne plaident même pas en faveur de la jeunesse.

Sur le mariage. — Une sympathie naturelle s'attache donc à l'homme qui approche des limites de la vie ; elle n'est pas moins profonde quand le mariage consacre une moralité irréprochable. Puis les soins de la famille, les responsabilités d'une existence qui cesse d'être égoïste, ne semblent-ils pas indispensables aux yeux du monde pour

donner à la conduite toute sa délicatesse, au caractère, toute sa gravité ?

Sur son dévouement. — S'il possédait toutes ces qualités, le médecin ne serait cependant point parfait : on exigerait de lui un dévouement poussé jusqu'à l'abnégation. Souvent, en effet, il lui faut se multiplier nuit et jour, car chacun réclame des soins immédiats, constants et exclusifs. Qu'il lutte contre l'affaiblissement de ses propres forces, qu'il sacrifie enfin sa santé, et ses contemporains seront moins avares de leur admiration.

Sur son désintéressement. — Plus tard, il sera peut-être glorifié, mais encore se sera-t-il montré généreux et désintéressé. C'est là une question délicate entre toutes ; il semble difficile d'en donner la solution : les efforts du médecin doivent cependant y tendre, sans y prétendre.

II. — L'exercice de la médecine.

Dans l'antiquité, Homère nous représente Patrocle faisant les fonctions de médecin puisque Eurypile le prie de lui faire une incision à la cuisse pour en retirer le dard qui l'avait blessé, et, après avoir lavé la plaie avec de l'eau, d'y appliquer un médicament qui enlève la douleur. A cette époque, paraît-il, il suffisait de connaître quelques simples pour être réputé « médecin » ; ainsi Diane, que les Grecs appelaient Artémis est mise au rang des médecins pour avoir fait usage de l'armoïse ; Pallas, pour avoir découvert la matricaire ; Cybèle pour avoir enseigné quelques remèdes contre les maladies des enfants. — Nos doctoresses ac-

tuelles ont donc eu d'illustres ancêtres ; mais de toutes celles qui s'occupèrent de la médecine, aucune n'a fait plus de bruit que Circé. Précurseur de Brown-Sequard, elle passait pour rajeunir les vieillards ; opinion qui était fondée sur ce qu'elle connaissait l'art de teindre les cheveux blancs en noirs (1).

Ces quelques lignes montrent que la médecine qui est la science la plus difficile et qu'on ignore le plus est celle dont tout le monde se mêle le plus.

L'humble nonne, le moine, le pâtre aussi bien que la châtelaine se croient en droit d'exercer la médecine : qui, de par le diplôme de l'ignorance et de la bêtise ; qui, de par un privilège soi-disant supérieur à la science ; qui, de par la religion et la philanthropie ; celui-ci par vanité et prestige de rang ; celui-là, au nom de la bienfaisance et de la charité.

Tout le monde connaît l'anecdote que rapporte Joubert à propos du duc de Ferrare, Alphonse d'Este et de son bouffon Gonelle. Celui-ci, ayant simulé un mal de dents, démontra à son maître qu'il y avait plus de médecins que de toute autre sorte de gens.

Propagande par le fait, par le livre, par la réclame. — Certaines personnes, même qui possèdent une certaine instruction trouvent plus commode de se soigner elles-mêmes. Est-ce par intérêt ou par vanité ? Elles puisent leurs renseignements dans les manuels de médecine pratique ou appliquent à leurs cas telle maladie dont on décrit quelques symptômes se rapprochant de ceux qu'ils croient remar-

(1) *Eléments de médecine pratique*, par Cullen, traduits en français par M. Bocquillon, 1784.

quer. Ou bien encore elles commencent par prendre l'avis de leurs voisins, de leurs amis, et même quelquefois des domestiques ; si la chose devient un peu plus sérieuse, elles ont alors recours aux nébuleuses lumières du pharmacien du voisinage. Cela donne à la maladie le temps de disparaître, ou, plus souvent, d'empirer. Ce n'est que dans ce dernier cas, alors que les secours de l'art toujours faibles et bornés, n'ont plus de prises sur le mal, que l'on se décide à consulter un « *véritable* » médecin.

Celui-ci arrive et se trouve en face des croyances superstitieuses qui, pour une bonne part, nous aident à comprendre la confiance dont jouissent encore dans les campagnes les sorciers, les somnambules, les diseurs de formules cabalistiques, etc.. Aux yeux des malades la panacée universelle consiste dans l'absorption de médicaments ; et comme ce n'est pas toujours l'avis du médecin, ils s'adressent alors au « *charlatan* ». Et sous ce nom général, nous pouvons comprendre toute cette classe de rhabilleurs, de rebouteurs, de sorciers, d'homœopathes, etc.. — Pour nous faire une idée plus juste de ces gens qui prétendent exercer la médecine, passons succinctement en revue les principales formes dans lesquelles s'étale le charlatanisme.

En premier lieu vient le charlatan de la place publique. Nous l'avons tous vu sur son véhicule aux couleurs criardes, dans son costume excentrique et pittoresque cet homme à mine décidée, à l'œil hardi et pénétrant, au son hableur et tranchant qui débite à grand renfort de musique, grosse caisse en tête, à la foule enthousiaste qui se pousse, se culbute, se rue sur l'officine ambulante, tremblante de crainte d'échapper, la merveilleuse drogue qui

va guérir le patient de coliques et maux de dents, de rhumatismes et migraines, qui va tuer les vers et faire repousser les cheveux.

A côté de lui se place le charlatan de cabinet. Celui-ci est toujours *spécialiste* ; il porte habit noir et exploite la classe aisée ; son tambour, à lui, c'est la réclame. Ce qui le distingue du premier, c'est que, tandis que son collègue du carrefour aime le grand air et le soleil, lui, s'entoure d'ombre et de mystère.

Dans cette catégorie, nous trouvons le *médecin aux urines*. — Il a pour auxiliaire dans ses fonctions une adroite mégère chargée d'introduire le client. Sous prétexte que « Monsieur » est occupé, elle vous fait faire antichambre jusqu'à ce qu'elle vous ait extorqué les antécédents du malade et de sa famille ; antécédents qu'une cloison indiscrete porte aux oreilles de l'histriion ; puis se fait l'introduction. Le « jugeur d'urines », après avoir agité, examiné, retourné la fiole qui renferme la destinée d'un homme, prend un air inspiré et sentencieux, dit que la personne dont il tient là le produit, souffre depuis tant de temps, qu'elle a telle maladie, tant d'enfants mariés ou non, qu'elle a encore tant d'années à vivre, si elle use dans les formes prescrites de la merveilleuse liqueur dont lui seul a le secret. — Le tour est joué. — La dupe dont la stupéfaction égale à peine la reconnaissance court porter la drogue magique et raconter au malade ébahi le talent divinatoire de notre aruspice.

Mais faire une description, même rapide de chacun de ces guérisseurs, ce serait vouloir écrire des volumes, citons pour mémoire seulement le guérisseur des maladies

secrètes, sur place ou par correspondance, dont la merveilleuse poudre ou l'injection radicale guérit promptement et sans douleurs, même en voyage, les maladies les plus invétérées ; l'oculiste, qui guérit sans opération les cataractes de toute couleur, enfin toute une phalange de rebouteurs, renouveurs ou rhabilleurs, devins somnambules et autres qui vivent sur le dos de cette sottise humanité dont ils taillent et écorchent la peau et la bourse.

III. — Etat de santé. — Allaitement. — Hygiène.

Plus que tous les autres âges, l'enfance est entourée de préjugés et d'erreurs et c'est au contraire l'époque de la vie qui aurait le plus besoin de soins éclairés, intelligents, rationnels, débarrassés de toute idée erronée et superstitieuse. Aussi, s'il existe des préjugés que l'on peut appeler innocents, il n'en saurait être de même pour tout ce qui regarde l'éducation physique du premier âge. C'est alors que la science et la raison, éclairant les mères de famille et les nourrices, doivent leur permettre d'entourer les enfants de toutes les précautions et de tous les soins que peut suggérer le dévouement maternel, appuyé sur les principes d'une hygiène bien entendue.

A peine l'enfant est-il né que déjà l'erreur s'en empare ; il tombe entre les mains des commères. « *L'une*, dit le Dr Munaret, *le masse, le frictionne avec du beurre, du vin, de l'huile, sans s'apercevoir qu'il grelotte et qu'elle expose ses quelques minutes d'existence ; l'autre s'empare d'une bande de toile grossière et l'emmaillotte sans commisération*

des pieds jusqu'à la tête ; une troisième lui pince le nez qu'elle trouve trop gros (1) ».

L'allaitement n'est pas non plus exempt de préjugés : des femmes, par un dévouement touchant, mais mal entendu, veulent à toute force nourrir leurs enfants, d'autres éludent toujours ce devoir sacré. Observons à ce propos, qu'en médecine, la vérité se trouve rarement dans les extrêmes. S'il n'est pas, en effet, dans la nature qu'une femme bien portante refuse à son enfant le lait naturel, il n'est pas plus naturel qu'une mère affectée de scorbut ou de scrofule, rachitique ou phthisique achève de transmettre, en se détruisant elle-même, une organisation vicieuse d'où plus tard, sous quelque influence nuisible, résulteront des maladies héréditaires.

« Une objection qui est faite assez souvent, écrit Legay (2), c'est la crainte de voir l'altération des formes, et de la beauté être le résultat de l'allaitement. On peut répondre aux personnes qui placent la coquetterie avant l'amour maternel que si elles connaissaient mieux les lois de la physiologie, elles allaiteraient leur enfant. Les femmes grecques et romaines nourrissaient elles-mêmes leurs enfants et tous les poètes, tous les historiens, tous les artistes de l'antiquité ont célébré leur beauté ».

Enfin, beaucoup de mères, se retranchant derrière leur état de santé, se déclarent trop délicates pour supporter les fatigues et les maux de l'allaitement, font ressortir divers petits maux dont elles souffrent, et ne veulent pas,

(1) *Le médecin des villes et des campagnes.*

(2) Legay, de Bordeaux. — *Mémoire sur les moyens de généraliser l'allaitement maternel*, 1874.

disent-elles, les voir s'aggraver par suite de l'allaitement. A celles-là, le médecin doit répondre, à moins que les maux dont elles se plaignent ne soient effectivement de ceux qui constituent des contre-indications à l'allaitement, que celui-ci loin de nuire à la santé générale ne peut que lui profiter, et loin d'engendrer des maux nouveaux, peut avoir pour effet d'atténuer ceux dont elles souffrent.

Que penser aussi de cette opinion assez répandue que toute femme qui nourrit son enfant, ou un enfant étranger peut, par une sorte d'hérédité prolongée transmettre par l'intermédiaire de son lait, ses dispositions morales, physiques et morbides, héréditaires ou acquises. « *Il a sucé le lait d'une tigresse* », n'est pas une expression métaphorique pour tout le monde ; « *jeunes, nous buvons avec le lait le germe de la corruption qui se développe en nous* » sont là des phrases qui relèvent d'une opinion populaire tendant à confondre le sang qui préside par l'absorption de ses éléments au développement du fœtus dans la matrice, avec le lait puisé dans le même organisme, par une sécrétion glandulaire qui préside au développement de l'enfant après son introduction et sa digestion dans le canal intestinal. Pour séparer les faits discutables de ceux qui ne le sont pas nous nous demanderons d'abord si le lait peut, par sa constitution propre, communiquer à l'enfant les dispositions morales et physiques de sa nourrice. Le goût de Néron pour le vin, qui a fait accoler à son nom le qualificatif de *bibarius*, attribué aux habitudes d'ivrognerie de sa nourrice, la cruauté sanguinaire de Caligula expliquée par la fantaisie de sa nourrice d'humecter son mamelon avec du sang, la coloration plus foncée des enfants blancs qui su-

cent le lait d'une négresse, la tranquillité calme et mélancolique des enfants nourris avec le lait de vache, la vivacité pétulante de ceux qui ont pris le lait de chèvre, ces historiettes et une foule d'autres plus ou moins semblables, sont autant de personnifications d'une croyance populaire, créées ou interprétées par l'imagination seule. L'observation journalière et la physiologie protestent de la manière la plus formelle contre toute transmission de dispositions physiques ou morales par la voie de l'allaitement (1).

HYGIÈNE. — De toutes les branches qui composent le domaine de la médecine, l'hygiène est, sans contredit, celle qui paraît le plus susceptible d'être rendue populaire, puisque c'est d'elle que se tirent les préceptes relatifs à la conservation de la santé. C'est elle cependant qui est le plus négligée par les gens du monde et par les travailleurs de la campagne. Nul n'est mieux placé que le médecin pour faire aux uns et aux autres de sages recommandations, pour leur montrer du doigt les périls qui les menacent, et leur enseigner la manière de s'en garer ; pour éclairer la grande nuit de l'infiniment petit et lui faire entrevoir les abîmes où naît la maladie.

Et d'abord occupons-nous de la maison du paysan.

Habitation. — Il choisit de préférence un abri qui ait le moins d'ouvertures possibles, et cela, croyons-nous, pour deux raisons : la première, très louable à l'époque où nous vivons, c'est qu'il cherche à éviter de payer l'impôt inique mis sur l'air respirable ; la seconde, c'est qu'il a

(1) *Dictionnaire des sciences médicales*

peur du froid et qu'il cherche aussi à se garantir contre les rudesses de l'hiver. Il en résulte un manque de lumière et d'aération très préjudiciable à sa santé et qui contribue pour une large part à l'insalubrité des lieux.

La rigueur des saisons est en effet, pour lui, un grand sujet de préoccupation. S'il construit lui-même sa demeure, il choisit un endroit en contre-bas du sol et en contact immédiat avec une écurie ou une étable, ce qui ajoute encore à la viciation de l'air. Cet état de choses a pour résultat forcé d'amener dans la famille des rhumatismes, de la scrofule, de la phtisie, etc.

Alimentation. — Heureusement que ces causes défectueuses sont compensées par d'autres conditions hygiéniques excellentes et que l'on ne trouve guère qu'à la campagne : nourriture saine, tels que herbages, lait pur, viande fraîche, etc. ; comme boisson, de l'eau, du cidre, de la bière et du vin que l'on n'a pas encore eu le temps de détériorer.

Le peuple des villes, au contraire, est moins bien partagé ; la viande qu'il mange en plus grande abondance, l'abus qu'il fait de la charcuterie et des conserves, fatiguent son estomac qui est encore obligé de subir l'attaque du vin frelaté qu'on lui sert.

Vêtements. — Quant aux vêtements, ils varient un peu dans chaque pays, et nous rencontrons ici encore des erreurs préjudiciables à la santé. Tel l'abus du corset chez les femmes, qui a donné lieu à tant de déformations et de troubles abdominaux ; chez l'homme, le pantalon trop serré à la ceinture et porté sans bretelles ; l'excès de vêtements dont on se couvre à la ville et qui contraste si étrangement

avec la simplicité de l'habillement du paysan habitué à porter toujours le même, été comme hiver.

Hygiène du corps. — La propreté du corps est assez régulière chez le peuple des villes à qui l'on fournit tous les moyens nécessaires pour l'entretenir ; mais il n'en est pas de même à la campagne. Le paysan ne se baigne ou ne se lave que lorsqu'il tombe à l'eau ; et, nous ne pouvons résister au désir de citer cette réflexion, faites par une grand'mère à un médecin de campagne de nos amis. Celui-ci lui recommandait de faire de fréquentes ablutions corporelles à son petit enfant : « *Eh bien ! moi, Monsieur, qui ai 79 ans répondit la vieille femme, je ne me suis jamais lavé les pieds.* » Schoking, aurait dit un médecin anglais ; notre confrère se contenta de prendre son chapeau... et la porte, en esquissant un sourire. Il ne faut donc pas s'étonner de la fréquence des éruptions cutanées et de l'odeur peu agréable qu'exhalent, dans ces milieux, les parties abondamment pourvues de glandes sébacées.

Peut-être pourrait-on trouver une excuse au sujet de ce préjugé dans la relation suivante :

Le R. P. Croonenberghs de la mission du Zambèze, qui a vécu longtemps parmi les Zoulous, raconte qu'une des particularités qui l'ont le plus frappé dans leurs mœurs et coutumes, c'est leur aversion pour l'usage de l'eau en ablutions. Ils évitent soigneusement les bains de propreté, et, s'ils les admettent exceptionnellement, ce n'est que dans la saison des pluies. Ils allèguent comme principale raison de cette abstention volontaire que de fréquentes ablutions débilitent les forces et rendent le corps incapable de supporter le climat ; et que d'autre part, des bains fréquents

prédisposent aux fièvres malariennes et aux éruptions cutanées (1).

Les femmes, à la ville, s'habituent encore volontiers aux lavages et aux ablutions commandées pour leur sexe ; à la campagne, elles les ignorent et elles rougissent lorsqu'un médecin est obligé de les leur recommander. Le mélange des sueurs, des mucosités, du sang menstruel leur cause souvent des prurits et des érosions cuisantes qui pourraient facilement induire en erreur le médecin sur la nature de l'affection.

Mais nous n'en finirions pas, si nous voulions passer en revue toutes les erreurs qui ont trait à l'hygiène et à l'état de santé ; bornons-nous à dire avec le professeur Trélat, que « *le médecin de campagne qui comprendrait et saurait vraiment honorer sa mission, deviendrait, s'il le voulait, l'architecte et l'instituteur de ses malades* (2) ».

IV. — Maladies.

Il n'est pas d'erreurs innocentes en médecine lorsqu'on en vient à la pratique, lorsqu'il s'agit de guérir les maladies. On peut se tromper en littérature sans qu'il en résulte rien de fâcheux ; la saine critique et le bon goût ont bientôt fait justice d'un mauvais poète et d'un orateur sans talent. Mais quand il s'agit de la science la plus difficile à approfondir, de celle qui a pour but de conserver ou de rétablir la santé on devrait bien comprendre qu'ici toute méprise

(1) *Journal d'hygiène*, tome 15, page 114.

(2) *Lettres sur la Picardie*.

serait funeste, et que, la prescription aveugle de ceux qui, sans avoir étudié une machine aussi compliquée que le corps humain, prétendent la gouverner et la rétablir lorsqu'elle a souffert quelque dérangement, est très préjudiciable et ne peut manquer de faire de très nombreuses victimes ; mais le préjugé est là, qui fascine tous les yeux et l'erreur la plus évidente, la plus fatale, se perpétue ; elle nous poursuit partout et menace à chaque instant notre existence.

Pour mettre un peu d'ordre dans notre exposition, nous examinerons d'abord les erreurs et les préjugés généraux ; puis nous citerons quelques-unes des pratiques employées sur telle ou telle maladie en particulier. — Comme nous l'avons dit antérieurement, nous n'avons pas la prétention de faire une étude complète de la question ; nous nous bornerons à relater les erreurs et les préjugés qui nous semblent le plus caractéristiques.

Impatience des malades. — Une faute commune à beaucoup de malades, est celle qui consiste à croire que les effets d'amélioration doivent se faire sentir dès le commencement du traitement. Il est bien permis sans doute à un malade qui souffre de désirer le prompt retour de sa santé et l'impatience est bien excusable en pareil cas ; mais il ne serait point raisonnable de penser qu'une maladie qui date de plusieurs mois ou de plusieurs années puisse être guérie en quelques jours.

Les temporisateurs. — Combien de gens timorés, aussi, n'osent appeler un docteur au début d'une maladie, et qui préfèrent attendre qu'elle soit bien déclarée ; souvent, une affection à son début eût cédé à un traitement simple, qui,

devenue plus intense obligera le médecin appelé trop tard à recourir à des moyens violents, ou, malgré les soins les plus assidus, trainera vers sa perte un malheureux victime d'une fausse pudeur.

Indifférence. — Qui donc osera nous démentir, lorsque nous dirons que dans certaines contrées, il existe encore des paysans qui attachent plus d'importance à la santé de leurs bestiaux qu'à celle de leur famille ? Ils s'empresseront d'aller chercher le vétérinaire ou le maréchal et laisseront mourir un des leurs sans avoir demandé l'assistance d'un médecin.

La diète. — Le peuple a aussi horreur de la *diète*. Ce mot, pour lui, ne signifie pas l'usage bien entendu de tout ce qui a rapport aux aliments, aux boissons, à l'air, aux vêtements et aux médicaments eux-mêmes ; il entend par là, la privation absolue des aliments, c'es-à-dire l'abstinence. Aussi arrive-t-il souvent qu'on ne tienne nul compte des prescriptions du médecin ; on fera manger au malade du pain, de la viande, des légumes, etc., on lui fera boire du vin, des liqueurs fortes dans l'espoir que ces choses qui peuvent fortifier le malade, affaibliront la maladie. — Le lait, par exemple, pour lui, ne constitue pas un aliment ; et il se figure qu'il lui est impossible de vivre s'il ne mange pas de la viande et ne se rafraîchit pas avec du vin. — Mais à côté de ce préjugé qui sévit surtout sur les classes inférieures il en existe un tout opposé et non moins funeste dans les classes élevées de la société. Certains esprits inquiets à la moindre douleur, attribuant les symptômes qui les alarment à une inflammation, à une irritation quelconque, se mettent à l'usage de l'eau et se condamnent au ré-

gime le plus sévère. Il faut savoir tenir un juste milieu et ne tomber dans aucun de ces deux excès.

Séjour au lit. — Un préjugé que nous devons signaler est celui qui veut que le séjour au lit diminue les forces du malade. Non seulement on éloigne le moment de s'aliter, mais encore pendant le cours de la maladie, on se lève quelquefois pour se donner des forces, et on ne consent à rester couché que lorsqu'on y est contraint par une fièvre violente ou par de vives souffrances.

Air vicié. — Souvent aussi, on laisse le malade confiné dans sa chambre sans renouveler l'air. Par crainte, ou par ignorance au lieu de prendre les précautions nécessaires pour éviter un refroidissement que l'on redoute, on abandonne le malade au milieu d'un air chargé de miasmes et privé d'une grande partie de son oxygène.

Linge blanc. — La proscription du linge blanc dans les maladies est encore une loi pour beaucoup de personnes du peuple. Si vous recommandez la propreté au malade, quelqu'un ne manquera pas de dire qu'il ne faut pas lui mettre du linge blanc de lessive, parce qu'il contrarie les sueurs ou qu'il porte malheur, propos ridicules qui conduisent à cette pratique pernicieuse, celle de faire employer par d'autres personnes les draps et les chemises qui doivent servir au malade à qui l'on donne alors du linge privé de ses propriétés les plus salutaires.

Affections pulmonaires. — Citons encore le préjugé qui consiste à mettre toutes les maladies de la poitrine sur le compte de la phtisie. Aussi le médecin doit-il bien se garder, dans certains cas, de prononcer le mot de poitrine, s'il

ne veut pas qu'on lui réponde sèchement qu'il n'y a jamais eu de poitrinaires dans la famille.

Opérations. — Au sujet de la pratique chirurgicale, nous trouvons encore cette croyance fausse et ridicule, qu'un docteur ne peut soigner que les maladies du dedans et qu'à l'officier de santé est dévolu le soin d'instrumenter tous ceux qui s'exposent au tranchant de son bistouri. Et encore sont-ils bien peu nombreux, ceux qui consentent à se laisser « opérer ». Car ce mot d' « opération » sonne mal à leurs oreilles et possède le don de faire pousser aux malades les hauts cris et entonner contre le médecin un hymne d'imprécations qui se termine invariablement par cette phrase absurde : « J'aime mieux mourir que de me laisser opérer ».

Une autre erreur relative aux opérations chirurgicales est d'apprécier leur difficulté et de faire apparaître l'adresse du médecin, par la quantité de sang répandu ou une large incision. « C'est ainsi qu'une amputation de cuisse ; que l'ablation d'un sein, l'extirpation d'une loupe volumineuse sont des boucheries tellement estimées qu'une seule d'elles suffit pour faire une réputation de grand chirurgien ; tandis que l'iridectomie, la cataracte ne sont que des bagatelles d'oculiste. « *Il n'y a pas eu quatre gouttes de sang*, dira le spectateur désappointé (1) ».

Hôpital. — Pour terminer cet exposé incomplet des préjugés généraux relatifs à la médecine, disons encore la répugnance extraordinaire pour l'hôpital, que nous rencontrons dans nos contrées. Il semble que ce lieu de secours

(1) Munaret.

et de protection, où l'on trouve toutes les perfections de la science médicale, tous les plus illustres maîtres de l'art pleins de dévouement et de douceur, soit un monde nouveau et si éloigné, que l'on n'en revient pas. Le paysan, tout à son sol et à sa chaumière et malgré toutes ses misères et ses souffrances, ne veut pas quitter le pays qui l'a vu grandir.

Il nous reste maintenant à exposer les erreurs du public sur les différentes maladies en particulier. Le sujet serait inépuisable si l'on voulait s'occuper de tous les remèdes que la crédulité, l'ignorance et la tradition ont prônés dans divers pays et à différentes époques. Nous nous contenterons de signaler les remèdes populaires que nous avons vu appliquer dans nos contrées ou ceux qui nous ont été rapportés par des personnes dignes de foi.

Maladies des enfants. — Ce sont surtout les maladies de l'enfance qui excitent l'imagination des commères et que l'on traite par des moyens peu coûteux et légèrement extravagants.

« *A peine l'enfant, dégagé des liens qui l'unissaient à sa mère, vient-il au jour que l'erreur, cette reine du monde, s'en empare et le range au nombre de ses sujets. La sage-femme s'efforce de façonner sa tête, sans faire attention que le crâne composé d'os élastiques et mobiles à cet âge peut bien céder à une pression momentanée, mais revient sur lui-même et reprend sa forme primitive au moment où l'effort vient à cesser ; pour la changer, il ne faudrait rien moins qu'une pression constante et longtemps continuée. Ainsi les sauvages de l'Orénosque aplatissent la tête*

de leurs nouveau-nés en la maintenant serrée entre deux planches durant six mois (1) ».

Le savant professeur à la plume duquel est emprunté ce passage rapporte qu'il vit un accoucheur à la mode qui ne manquait jamais d'exprimer le sang du cordon ombilical et en barbouillait le visage et la poitrine du nouveau-né, *afin*, disait-il, *de lui rendre la peau plus blanche*. Ce fait est la plus belle preuve que l'on puisse donner comme excuse en faveur des gens qui, encore aujourd'hui, ont conservé cette coutume. Cette homme était peut-être de bonne foi, mais à combien de pratiques aussi dangereuses, que celle-ci était ridicule, ne peut-on pas se livrer quand on porte à cette excès l'ignorance et la crédulité.

La période de dentition arrive ; et, avec elle, la diarrhée qui inquiète les mamans et les convulsions qui sont l'effroi de tout le monde. Immédiatement les indispositions sont mises sur le compte des *vers* ; s'il se frotte le nez, ce sont encore les vers et en hâte, on court chez le pharmacien, ce divin bienfaiteur pour lui demander un vermifuge. — Le tableau effrayant que présente l'enfant en proie aux convulsions explique les alarmes bien naturelles des parents et la tendance qui les pousse à accepter tous les remèdes ou toutes les propositions que leur présentent ceux qui les entourent. — Dans le Morvan par exemple, lorsqu'un enfant est pris de convulsions, les paysans ne font pas appeler le médecin. « *A quoi bon*, disent-ils, *c'est le cautère ! qu'y peut le médecin* ». Alors on porte l'enfant auprès de quelque vieux berger crasseux et dégoûtant, ou

(1) Richerand.

bien de quelque individu vivant d'aumônes et ajoutant aux produits de la charité publique le revenu qu'il prélève sur la crédulité des paysans. Il prononce quelques paroles, marmotte quelques prières, fait des signes de croix avec le pouce sur différentes parties du corps ; puis, après avoir reçu ses « honoraires » congédie l'enfant et ses parents. Si le pauvre petit guérit, on n'a pas assez de louanges pour le *discur de cautère* ; si au contraire, il succombe, et bien ! ma foi, *c'est qu'on a fait dire le cautère trop tard*. Maintenant, nous demanderez-vous, qu'est-ce que le cautère ? Mystère ! (1)

Dans le département de la Seine, dans une petite commune qu'on appelle Thiais, certaines femmes recueillent les deux pattes antérieures des taupes et les mettent dans un sachet qu'elles suspendent au cou de leurs enfants pour les préserver de cette terrible maladie (2).

Tout le monde sait de quel respect sont encore entourées les *gourmes* à la campagne et même à la ville. Vouloir les faire passer, mais ce serait faire preuve d'une ignorance absolue pour tout ce qui touche à la santé de l'enfant. « *Si on guérit sa tête, nous répond-on, l'humeur se portera ailleurs ; il faut que ça se passe tout seul.* » Détruisons cette erreur vulgaire ; ces croûtes d'impetigo sont un refuge sûr et impénétrable d'innombrables garnisaires et introduisent dans l'économie une chance défavorable à la santé.

Il existe encore beaucoup d'autres préjugés et superstitions sur les maladies d'enfance ; mais un grand nombre d'entre eux s'appliquant aussi aux affections de l'adulte

(1) Dr Legendre, *Des préjugés dans les maladies de l'enfance*, 1883.

(2) *La médecine moderne*, 1898, n° 48.

pourront trouver place dans la suite. Nous nous bornerons à les énumérer et à citer certains traitements préconisés en leur faveur.

Prophylaxie contre la maladie. — Dans l'Aisne, comme assurance contre la maladie, il est recommandé de gober, le jour de Pâques, un œuf pondu le vendredi saint. La personne qui accomplit cette opération doit, au préalable, éviter de rencontrer sur son chemin une descendante de notre mère Ève.

Céphalalgie. — *Galactorrhée.* — Contre la *céphalalgie*, il est recommandé de se mettre autour du cou un collier de corail ; de même pour la *galactorrhée*, il faut suspendre au cou de la patiente pendant trois jours un tube de plume fermé aux deux bouts par de la cire à cacheter et rempli de mercure.

Odontalgie. — Pour les maux de dents les préjugés et les superstitions varient à l'infini. — Dans l'Aunis, on remplace le traditionnel cataplasme par des escargots dont on a enlevé la coquille et qu'on applique, vivants et entiers, dans une compresse, sur la joue du malade en ayant soin de l'y maintenir pendant vingt-quatre heures.

Il est aussi une recette très ancienne en usage aux confins de la Brie et de la Champagne. « *Munissez-vous d'un ruban, et, vers la brume, allez vous asseoir le long d'une haie d'aubépine ; touchez la joue malade avec le ruban et attachez l'étoffe le plus vite possible à une branche, en récitant quelques mots. Si l'opération est bien exécutée le mal de dents aura disparu (1) ».*

(1) André Lefebvre.

Dans l'Hérault, il existe certains pays où il suffit, paraît-il de s'entourer un bras avec une corde à violon pour être délivré de la douleur.

Cancer et ulcère. — Il est un antique préjugé relatif au *cancer* et aux *ulcères* et bien connu des vieux médecins. Il consiste à appliquer sur la plaie des tranches de veau ou de bœuf, très finement découpées sous prétexte que « *le mal mange le veau et ne ronge pas la peau* ». Nous croyons ne pas trop nous aventurer en disant que ces excellentes tranches musculaires si mal placées conviendraient bien mieux à l'estomac du malade.

Rhumatisme. — Une opinion populaire que semblent partager beaucoup de praticiens et que le professeur Trousseau combat dans sa thérapeutique, c'est de croire que la sueur est le signe le plus favorable dans le rhumatisme articulaire aigu ; de là cette habitude d'ordonner aux rhumatisants des bains de vapeur ou des bains chauds, ce que l'on eût évité en sachant que le rhumatisme est de toutes les maladies aiguës, celle qui s'accompagne le plus souvent d'une abondante diaphorèse.

Le port constant dans la poche du côté malade d'une pomme de terre fraîche passe pour guérir les douleurs rhumatismales ; la *sciaticque* disparaît quand on met de la persévérance à porter dans son soulier, en guise de semelle une tranche de viande, ou encore lorsqu'on s'entoure pendant quelque temps la jambe avec une ficelle.

Fièvre. — Dans certains pays marécageux, là où l'impaludisme règne en maître, il existe un préjugé très nuisible pour les populations ; c'est celui qui consiste à croire qu'il faut conserver la fièvre pendant très longtemps de

peur qu'elle ne rentre dans le corps si on la coupait trop vite. Dans l'Indre, les paysans croient que, pour s'en préserver, il faut embrasser le soir le ventre d'une grenouille qui n'a pas séjourné dans l'eau pendant la journée. — Dans un autre département du midi de la France, le sureau jouit d'une grande réputation pour la guérison des fièvres intermittentes. On prend des jeunes pousses de sureau ; on enlève la première écorce, puis on râcle la tige ; avec les petits copeaux qu'on obtient ainsi, on forme une petite boule que l'on jette dans un verre de bon vin et qu'on fait absorber au malade.

Mais, il est une coutume, aussi vieille qu'absurde, et qu'on est honteux de rappeler à la fin de ce siècle, qui existe encore en plein cœur de cette capitale du monde civilisé : c'est le pigeon vivant coupé en deux, et appliqué sur le front ou le thorax pour la fièvre et la méningite. Malgré toute l'invraisemblance d'une pareille pratique, nous pouvons affirmer qu'il existe encore actuellement à Paris des marchands de pigeons pour ces maladies.

Syphilis. — Que dire encore de cet épouvantable préjugé que devrait flétrir tout honnête homme et pour lequel la justice ne saurait se montrer trop impitoyable : croire que des affections vénériennes et surtout des écoulements rebelles cèdent et disparaissent entièrement au contact de la virginité d'une petite fille.

Hémorroïdes. — Les hémorroïdes ont aussi préoccupé beaucoup l'esprit des inventeurs de remèdes. On a conseillé à ceux qui en étaient atteint de porter dans la poche de leur pantalon, soit des tubercules d'*arum macu-*

latum, soit une demi-douzaine de marrons coupés par le milieu.

Laits répandus. — Les femmes principalement sont plus accessibles que les hommes aux préjugés. La plus petite chose anormale prend à leurs yeux une grande importance. — Combien d'entre elles qui attribuent toutes leurs maladies à des *laits répandus*?... Une inflammation se manifeste après les couches dans le voisinage de l'utérus, l'afflux des liquides étant plus grand dans cette partie, l'irritation qui existait sur les glandes mammaires disparaît, la sécrétion du lait cesse et l'affaissement des mammelles fait croire que le lait a pris une autre route et s'est répandu dans les diverses parties du corps. *Selle*, médecin de Berlin (1822) ne va-t-il pas jusqu'à dire qu'il a trouvé dans l'abdomen d'une femme morte à la suite d'une péritonite puerpérale, une quantité de lait caillé suffisante pour faire un fromage ! Nous pensons que les progrès de l'anatomie pathologique l'empêcheraient aujourd'hui de faire la confusion avec du liquide suppuré ou de l'albumine.

Epilepsie. — *L'épilepsie*, plus connue sous le nom de *haut-mal*, a été de tous temps pour les empiriques l'occasion d'exploiter la crédulité publique. Les insuccès fréquents du reste des traitements institués par la science ont peut-être été cause de l'erreur du public. — Les vers de terre mangés crus et vivants, la poudre d'os du crâne humain, le foie de taupe, les crapauds, le méconium du nouveau-né, le sang d'un chat tué au milieu de la nuit et bu dans un entonnoir, le tube rempli de mercure, etc., etc., ont tour à tour joui d'une certaine célébrité.

Nous pourrions maintenant citer comme traitement de

la *goutte*, tout ce que le cerveau humain peut enfanter de plus grotesque ; car tout a été essayé : application de choux-rouges, d'urine, emplâtre d'os, etc., etc. Mais les bornes que nous nous sommes assignées ne nous permettent pas d'aller plus loin.

Affections chirurgicales. — Les maladies chirurgicales, relativement aux traitements populaires, ne le cèdent en rien aux affections internes. Qu'un individu présente une coupure, une plaie quelconque à la suite d'une chute ou d'un accident, les personnes qui l'entourent s'empresseront toutes de lui recommander de bien laisser saigner la plaie, puis de faire l'application immédiate soit d'une toile d'araignée, — soit d'un mélange de persil haché, de sel et de vin, — ou bien encore de verveines pilées avec des blancs d'œufs, — sans compter la suie, le tabac à priser, le poivre pilé, — toutes choses qui ne peuvent qu'entraver le travail de la nature au lieu de le favoriser.

Il est des malades qui, par une pudeur mal entretenue, laisseront certaines affections parcourir toutes leurs phases et n'auront recours au médecin qu'après avoir essayé de toutes les recettes domestiques. C'est ainsi que les phlegmons de la vulve ou des abcès de la marge de l'anus non soignés arrivent à se former. On temporise, on attend qu'ils soient mûrs, car on a peur du bistouri et l'on aime mieux souffrir pendant plusieurs jours que de supporter une douleur de quelques minutes.

V. — Thérapeutique. — Médicaments.

On peut affirmer, sans crainte d'être désavoué que toutes les individualités de la création ont été mises à contribution par l'homme, toutes les fois qu'il s'est agi pour lui de se préserver des maladies ou de reconquérir une santé perdue par quelque cause qu'il vous plaira d'invoquer. Êtres organisés, êtres inorganiques se sont vus obligés de payer un large tribut au prince de la terre.

Différentes méthodes thérapeutiques ont toujours été en usage parmi le peuple. — Sous le titre de *méthode expectante*, nous trouvons les idées et les pratiques du vulgaire qui font de sa conduite une sorte d'expectative mal à propos en ce sens qu'elles repoussent, entravent ou ajournent l'application utile de l'art. Tels par exemple les malades qui ne veulent pas soigner une bronchite aiguë, s'appuyant sur le vieux proverbe qui veut qu'un catarrhe soigné dure le même temps que celui qu'on néglige, ou bien ceux qui prétendent qu'il est inutile d'essayer de guérir un catarrhe chronique parce que l'on n'y parvient jamais. — A l'opposé se place la *méthode agissante et excitante* qui consiste dans l'emploi de remèdes très actifs et dont les gens font un si grand abus. *Faire suer* le malade est une des premières idées qui se présentent à leur esprit ; il faut *fouetter le sang*, disent-ils et aussitôt on gorge le malade d'infusions très chaudes et très excitantes afin de favoriser l'effervescence des humeurs et de provoquer l'élimination du venin. Il faut voir encore un exemple de ce système meurtrier dans

l'usage barbare qu'ont, de nos jours, quelques soldats de combattre une fièvre intermittente en avalant un litre ou deux d'eau-de-vie dans laquelle ils font infuser du poivre et de la poudre à canon.

A côté de ceux qui abusent des stimulants, il y a ceux qui font de la *médecine adoucissante* et qui ont recours aux émollients de toute sorte. L'emploi des purgatifs remonte à la plus haute antiquité. Aujourd'hui encore comme au siècle dernier, on se purge pour chasser du corps les humeurs « puantes et acrimonieuses ». Les purgatifs, moyen puissant dans les mains d'un homme éclairé deviennent d'autant plus funestes que celui qui les emploie ignore leur mode d'action et les cas dans lesquels leur usage peut être efficace. Nous ne présenterons pas un tableau des maux nombreux que peut entraîner l'usage irraisonné des purgatifs ; mais nous ferons remarquer que les suites de cette médication sont d'autant plus déplorables que les gens du peuple ont un goût prononcé pour les purgatifs violents, tels que l'eau-de-vie allemande, l'euphorbe, etc. Combien ne trouve-t-on pas encore de personnes qui veulent être purgées deux fois à la suite d'une maladie, parce que, disent-elles, la première purgation met l'humeur en mouvement, et la seconde, l'expulse. Elles ne se croiront pas guéries, qu'elles n'aient avalé un breuvage très amer dont la nécessité est loin d'être démontrée.

Disons un mot des médicaments injustement disgraciés dans les campagnes. D'abord l'*émétique* « qui empoisonne celui qui ne veut pas le rendre » ; il suffit de l'appeler tartre stibié pour que le malade vous comble de remercie-

ments. — Le *mercure* pour le vulgaire est un mot qui sonne mal à son oreille. Il pense que c'est « un poison qui court dans les membres et tourmente le malade jusqu'à ce qu'il en meure ». Ce qui n'empêche pas qu'on lui ordonne du sublimé, de l'onguent napolitain, etc.. — Le *cautère* qui a joui d'une grande vogue commence à se voir discrédité, parce que « une fois établi, il ne peut plus être supprimé ». Il est maintenant détrôné par le *vésicatoire* que l'on trouve d'un usage plus pratique et qu'on n'est pas obligé « d'entretenir le reste de sa vie ». — Quant à la *morphine*, c'est un médicament « qui peut endormir pour tout de bon, ou rendre fou ».

En revanche, c'est toujours avec plaisir qu'on accepte les onguents, les emplâtres, les baumes et les pommades qui composent la grande pharmacopée populaire.

CHAPITRE II

Origine des erreurs et des préjugés populaires en médecine.

Le besoin de soulagement a, de tous temps, porté l'homme souffrant à essayer différents moyens propres à dissiper ou à modérer les maux dont il était accablé. — Dans l'antiquité, chez certains peuples, les malades étaient exposés sur la place publique et les passants étaient obligés de s'informer de leur état et de leur indiquer les remèdes qu'ils avaient vu réussir en pareil cas. La science à cette époque n'existait pas encore ; l'ignorance régnait en souveraine. Ce n'est que peu à peu, que certains hommes furent chargés du soin des malades. Ils se vouèrent entièrement à leur mission et purent ainsi, à l'aide du raisonnement et de l'observation, créer la médecine.

Dirigée par la philosophie, elle prit bientôt les caractères d'une science réelle. L'empirisme qui l'avait précédée, commença à perdre ses prérogatives, mais survécut quand même et nous légua les erreurs et les préjugés que nous rencontrons encore aujourd'hui. — Ce sont leurs causes et leur origine que nous avons maintenant à essayer de déterminer. Thomas Brown, dans son excellent livre (1) les classe ainsi : la *faiblesse de l'esprit humain*, la *crédulité*.

(1) *Essai sur les erreurs populaires.*

la *paresse*, les *jugements précipités*. D'accord avec cet illustre Maître nous pensons que ce ne sont là que des variétés et que toutes peuvent se ramener à une seule cause que nous considérons comme la source unique des erreurs populaires : l'*ignorance*.

C'est elle qui pèse de tout son poids sur les peuples, et les empêche d'ouvrir leurs yeux à la lumière, leurs cœurs à l'espérance. En dehors de cette cause générale, il en est d'autres plus spéciales à chaque erreur, à chaque préjugé. — L'étude de l'homme considéré en lui-même et dans ses rapports avec ses semblables peut mener à la connaissance de ces causes. Ses penchants, en effet, ses amours, ses goûts, ses instincts l'entraînent fatalement ; ses passions l'égarent, ses défauts l'aveuglent. L'état de son entendement, l'imperfection de ses facultés et leur mauvais emploi deviennent pour lui des guides qui le trompent et le fourvoient dans les sentiers difficiles de la vérité. La société elle-même lui fournit une foule d'autres instigateurs de l'erreur. La spéculation avide répand ses séductions par des apparences trompeuses ; la fourberie, l'imposture voilent ses regards et les mœurs, les usages lui imposent leurs lois. Tout, soit en lui, soit autour de lui peut devenir un instrument d'erreur. Aussi, est-ce là, dans l'histoire de toutes ces causes qu'il faut chercher l'explication et des folles tentatives des chevaliers errants de l'erreur et l'insuccès constant des campagnes dirigées de temps à autre par quelques âmes chaleureuses et juvéniles contre ce colosse formidable qui est venu s'asseoir au foyer de toutes les sociétés : le charlatanisme.

Jamais, en effet, on n'arrachera du cœur de l'homme son

penchant pour le merveilleux, l'inconnu, les sentiments de l'infini, de l'absolu, de la Divinité ; jamais on ne pourra faire que ses facultés ne soient pas imparfaites ; on enlèvera difficilement du sein des sociétés l'influence de la mode, de l'opinion ou de l'autorité.

L'étude de ces causes peut donc se rattacher à trois principales :

Le désir de guérir.

Le penchant au merveilleux et le fanatisme religieux.

La trace des doctrines médicales des siècles passés.

LE DÉSIR DE GUÉRIR. — Nous avons vu précédemment ce que pouvait inspirer à l'homme malade la crainte de la souffrance, ou plutôt, la peur de la mort. Cet homme essaiera tout, même les choses les plus insensées ; il s'ingurgitera de la fiente d'animaux, il boira de l'urine, il avalera de la poudre de cloportes..... Rien ne paraîtra répugnant à celui qui se trouve aux prises avec la douleur, s'il a l'espoir que cette douleur sera supprimée par l'ingestion de quelque chose. C'est alors que le charlatan apparaît, les mains pleines de fallacieuses promesses ; la raison humaine est incapable de résister à ce désir, à ce besoin de diminuer un malaise ou de faire disparaître une douleur. Si, par hasard, la médication dont on a fait l'essai a semblé produire un peu d'amélioration, la science est vaincue, l'erreur usurpe sa place.

Nous avons donné déjà des exemples frappants de tout ce que peut inventer l'imagination de l'homme qui souffre dans le chimérique espoir de mettre fin à ses souffrances. Les cas malheureusement trop nombreux où l'art est im-

puissant à donner des secours efficaces viennent encore le pousser de plus en plus dans les bras de l'empirisme.

Voyez cet infortuné qu'un chien errant vient de mordre cruellement. Il ne sait si l'animal est atteint de la rage, mais poussé par la terreur que lui inspire sa blessure et excité par les propos des commères qui résonnent jusqu'à son oreille, il n'hésitera pas à se faire brûler par la clef de St-Pierre ou à se faire pratiquer la taille de St-Hubert (1). Rien ne lui paraîtra ridicule ou répugnant ; il se frottera de graisse de chrétien, il avalera un breuvage composé de fiente de chèvre bouillie dans du vinaigre, etc., de crainte d'être étouffé sous les quatre matelas, remède autrefois classique dans les villages. — Ou bien cet autre atteint d'*éventrilles*. C'est ainsi qu'on désigne à la campagne une tumeur qui peut se manifester en des points différents de l'abdomen et qui n'est autre qu'une anse intestinales venant faire hernie. En raison des coliques et des vomissements qui surviennent, comme on croit avoir affaire à une entérite violente, on ne manque pas alors de faire boire au malade sous prétexte de la faire disparaître, soit un verre de ses propres sécrétions liquides, soit, quand on le peut, un bouillon de serpent. Les serpents il est vrai, ne sont pas de toutes les saisons et de tous les pays, mais les personnes convaincues de l'efficacité du remède, ont la prévoyance pendant l'été de tuer les couleuvres qu'elles rencontrent et de les suspendre pour les dessécher, afin d'en avoir une provision. Quand on songe à l'odeur infecte qui se dégage du cadavre de ces animaux, sitôt que la chair s'altère, on

(1) La taille de St-Hubert consiste à fendre la peau du front et à y introduire un morceau de l'étole du saint.

peut se faire une idée de l'horrible bouillon que l'on doit en obtenir. Combien il vaudrait mieux pour les malheureux atteints de cette affection, réclamer, aussitôt qu'ils s'en aperçoivent les soins d'un médecin. Celui-ci ne manquerait pas de prendre immédiatement les mesures nécessaires et éviterait ainsi au patient une double torture.

Nous croyons avoir suffisamment montré par tout ce qui précède que la peur de la mort ou de la douleur, le désir irrésistible de voir finir la souffrance et la maladie sont la cause de cette première catégorie d'erreurs.

AMOUR DU MERVEILLEUX. — Mais il en existe une autre aussi ancienne que les faiblesses et les passions humaines, qui a de tous temps frappé les esprits faibles, c'est l'amour du merveilleux, de l'étrange, la croyance aux cures miraculeuses.

Cet amour que nous apportons tous en naissant et que l'on développe inconsidérément dans notre crédule enfance par des contes ridicules et faits à plaisir nous poursuit encore dans la jeunesse et contribue à fausser notre jugement. Par une instinctive défiance de ses propres forces, l'homme est porté à placer au-dessus de lui d'invisibles puissances s'exerçant dans une sphère inaccessible. Cette disposition native a existé à toutes les périodes de l'histoire de l'humanité.

La divination avec toutes ses variantes, la croyance au pouvoir des oracles, des devins, des sibylles ou des thaumaturges, telle est la forme que le merveilleux nous offre dans l'antiquité et qui s'est d'ailleurs conservée jusqu'à nos jours sans grande modification. La divinité exerce l'office

d'un magistrat suprême apparaissant continuellement pour éclaircir et commenter ce que la parole avait laissé d'obscur, pour donner des avis dans des circonstances difficiles pour guérir la maladie. Lorsqu'elle n'intervient plus directement, elle communique son action à des délégués de son choix qui l'exercent à sa place. Ce sont eux alors qui sont tenus d'accomplir des *prodiges*. Ils s'en acquittent à l'aide de formules et de cérémonies mystérieuses qui, peu à peu, en se transmettant d'un adepte à l'autre deviennent bientôt inaccessibles à ceux mêmes qui les emploient. Le sens véritable devient de plus en plus difficile à pénétrer, à mesure qu'on s'éloigne de la source scientifique. Le charlatanisme et la fraude viennent tenir lieu de la science absente.

Bientôt la croyance au pouvoir des sorciers devient universelle. On considère alors comme un principe au-dessus de toute dispute la possibilité de la présence et de l'action du diable dans le corps de l'homme. On admet l'existence de la possession chez tout malade que l'on voit en proie à des souffrances, à des passions ou à des mouvements dont la science d'alors ne peut trouver ni le remède, ni la cause. On évite ainsi aux médecins de grands embarras et de difficiles recherches.

Le malade, tourmenté de convulsions, de maladies hystériques, hypocondriaques ou autres est considéré par les gens instruits aussi bien que par le peuple comme possédé du diable. Tout le monde connaît cette folie démoniaque qui régna dans plusieurs couvents et dont le retentissement fut immense. L'histoire des *possédées de Loudun*, des *convulsionnaires de St-Médard* est présente à la mémoire de tous ; il serait fastidieux de la rapporter encore

ici tout au long. D'autres (1), avec une grande autorité et un talent incontestable, ont retracé très exactement tous les faits qui ont accompagné ces exorcisés. — Constatons seulement le caractère épidémique de ces maladies nerveuses et surtout l'esprit d'imitation que nous retrouvons toujours.

Puis, à la fin du XVIII^e siècle éclate l'une des plus considérables manifestations de l'amour du merveilleux : Mesmer remue toute l'Europe avec ses fantastiques baquets. Pendant un certain nombre d'années le fluide magnétique fut en faveur ; mais au milieu des longs orages et des égarements funestes de notre première révolution pendant l'immortelle épopée de notre premier Empire, il n'y eut plus de place pour les prodiges des magnétiseurs. Et ici, nous nous permettrons de rappeler un fait moins connu que les précédents mais tout aussi intéressant et qui montrera bien encore la grande force de l'imitation.

C'était au lendemain de la victoire de Lützen. Dans le compte rendu du chirurgien en chef, Larrey, Napoléon s'aperçut que beaucoup de jeunes soldats parmi les nouvelles recrues avaient à la main des blessures qui n'étaient pas ordinaires et qu'il crut n'être pas le résultat du combat. Suspectant là des mutilations volontaires épidémiques et contagieuses, accomplies dans le but d'échapper au service militaire ; encouragé d'ailleurs dans cette divine pensée par quelques-uns de ses généraux, il entre en colère, et pour arrêter le mal à ses débuts, par une vigoureuse intimidation, il ordonne de décimer les blessés en fusillant ceux

(1) Figuier. *Histoire du merveilleux*. — Bouchut. *Histoire de la médecine*.

que désignerait le sort. Aussi humain que courageux dans la circonstance, Larrey veut persuader à l'Empereur qu'il se trompe et il insiste avec une telle vigueur que l'Empereur le congédie durement, en lui demandant un rapport pour le lendemain.

Larrey se retire et fait le rapport exigé. Il revient alors et affirme qu'on peut faire cesser le mal que veut atteindre l'empereur sans recourir à une violente extrémité. Il attribue à la maladresse et à l'inexpérience des armes, ce que l'empereur croyait être un lâche effet de la préméditation et il réussit à sauver la vie de ses semblables en honorant glorieusement la sienne. — Cependant beaucoup penseront comme nous que ce n'était là qu'un effet d'imitation.

De nos jours, le même phénomène de mutilation volontaire s'est produit en Afrique. Un soldat s'étant fait sauter l'index il est bientôt imité par un grand nombre de ses camarades ; on fut obligé de disperser le régiment. Mais le bruit de ces mutilations s'étant vite répandu, on les vit pendant quelque temps se reproduire dans divers endroits.

Ce ne fut qu'au commencement de ce siècle, à l'époque du rétablissement de la paix européenne que le magnétisme se transforma en somnambulisme, qui trouva dans le monde entier des prosélytes innombrables. Nous n'insisterons pas sur ces jongleries auxquelles se livrent encore quelques charlatans et qui ressortent plutôt du domaine de Robert Houdin que de celui de la science.

Enfin Hahneman vint ; irrité contre une science aussi problématique que la thérapeutique médicale, il résolut d'en changer les bases. Il rajeunit le vieux mot d'*homœopathie* et le lança dans le monde comme une étiquette de

la nouvelle doctrine. Elle fit du bruit, et devait en faire. N'était-ce pas chose neuve et bien aimable, en effet ? Plus de saignées, plus de purgations, rien que de l'eau pure à prendre. Nous ne parlons que pour mémoire de ces granules dont la vertu doit être d'autant plus considérable qu'ils renferment moins de substance agissante. C'est là en effet, tout le fond de la thérapeutique du rêveur allemand ; diviser pour régner, telle est sa devise.

De nos jours enfin, nous retrouvons encore cette croyance au merveilleux dans le prestige dont jouissent actuellement quelques lieux de pèlerinage bien connus. Nous sommes persuadés que le magnifique décor de Lourdes, l'effet magique des cérémonies religieuses, les chants et les lamentations dans la nuit des pèlerins, prosternés, hurlant d'attente et d'espérance, ne constitue pas le remède souverain qui fait voir les aveugles, qui rend la parole aux muets et qui fait marcher les boiteux. Pour tous ces gens qui ont la Foi, la Science ne compte plus et nous ne serions pas étonnés que dans un avenir peu éloigné, on ne compte parmi les miracles possibles, le recollement des décapités.

Nous avons ainsi passé en revue, d'une manière très succincte les différents systèmes de l'histoire de la médecine qui ont engendré un grand nombre d'erreurs ; nous les résumerons en un mot.

Le penchant au merveilleux existe dans la nature même de l'homme. C'est un besoin tellement instinctif que l'on est forcé de convenir qu'il répond à une des lois de notre organisation, qu'il est pour ainsi dire une des conditions de notre existence. Tandis que la vérité toute nue n'est acceptée par le plus grand nombre qu'avec lenteur et une

certaine réserve, tout ce qui a quelque apparence de mystérieux, acquiert aussitôt un prestige inouï. Le système de Galilée mit des siècles pour être accrédité ; les tables tournantes comptaient, après une année d'existence des milliers d'adeptes et de croyants.

DOCTRINES MÉDICALES. — Comme troisième source d'erreurs nous avons signalé les vestiges de nos anciennes doctrines médicales. C'est parmi elles et principalement dans les plus anciennes qu'ont puisé les médicastres actuels qui exploitent à un si haut degré la crédulité publique. Aussi nous est-il impossible de passer sous silence la théorie de celui qu'on considère comme le père de la médecine. Nous allons la résumer brièvement.

Hippocrate. — Hippocrate reconnaît deux ordres de causes et leur attribue toutes les affections pathologiques.

Le premier ordre comprend l'influence des saisons, des températures, des eaux, des localités. A mesure que l'année passe par ses phases successives de chaleur et de froidure, de sécheresse et d'humidité, le corps humain éprouve des changements et les maladies en présentent les caractères.

Le second ordre de causes est plus individuel et résulte soit de l'alimentation particulière à chaque homme, soit des excercices auxquels il se livre. Toutes sortes de désordres sont mis sur le compte d'une nourriture mal réglée, et c'est une sentence remarquable que celle où Hippocrate signale chez les athlètes le danger d'un excès de santé provenant d'un excès d'alimentation et de forces. Il est donc clair que l'étiologie d'Hippocrate est toute dans l'étude des cau-

ses extérieures de même que sa pathologie est toute dans l'étude des humeurs nuisibles. Pour lui, la santé réside dans le mélange régulier des humeurs, c'est ce qu'il appelle la *crase* ; et la maladie procède du dérangement de la crase des humeurs.

A cette opinion se rattache la doctrine de la *coction*. Elle consiste en ce fait ; à mesure que les maladies marchent vers leur terminaison, certaines humeurs se modifient, s'épaississent, changent de couleur, toutes altérations qui coïncident avec la guérison. La coction des humeurs en prépare l'expulsion dont les efforts reçurent dans la médecine grecque le nom de *crises*. Différentes voies y sont ouvertes, les plus communes sont celles de la sueur, de l'urine, des excréations alvines, des vomissements et de l'expectoration. — Un autre mode de crise souvent signalé par Hippocrate, c'est le *dépôt*. Quand la matière morbifique n'a pas trouvé une issue convenable la nature la porte et la fixe sur un endroit particulier.

Il résultait nécessairement de ces considérations sur les causes des maladies, sur les humeurs, sur leur coction, sur les crises, une manière toute différente de la nôtre de juger le malade et les maladies. C'est ce que le maître appelait la *prognose*. Cette prognose instruit à la fois sur le présent, sur le passé et sur l'avenir de la maladie. Elle instruit sur le passé, car elle donne les moyens de connaître ce que le malade ne sait ou ne peut pas dire et fournit des indications sur les accidents auxquels il a été soumis, les causes qui ont agi sur lui et la nature de l'affection pour laquelle il réclame des secours ; — Sur le présent, car elle enseigne la différence qui existe entre l'état de santé et de

maladie, et montre par le degré que cette différence a atteint, le danger que court le patient, les chances de salut qui lui restent et l'intensité du mal qui l'accable. Enfin elle instruit sur l'avenir, car elle enseigne les signes qui annoncent le degré de coction des humeurs, l'approche des crises, les jours où elles doivent éclater et les parties où les dépôts critiques se feront.

Ecole d'Alexandrie. — Telle est la théorie hippocratique qui a touché à toutes les données scientifiques accessibles à cette époque ; elle n'a pu s'étendre que sur une des faces d'une question fort complexe, car l'anatomie de l'homme faisait défaut ; il fallait deux siècles encore pour que l'école d'Alexandrie osât commencer ses timides essais et montrer la voie féconde que devait ouvrir la connaissance de la structure de notre corps. *Hérophile* et *Erasistrate* qui se sont partagé la gloire de cette école furent bien vite oubliés et il faut arriver jusqu'à l'époque de *Paracelse* pour leur retrouver des successeurs.

Paracelse. — Le système de Paracelse repose sur l'alchimie, l'astrologie et tout l'attirail résumé des jongleries magiques. Le soleil, la lune, les planètes, les étoiles sont mis à contribution pour le diagnostic et le traitement des maladies ; minéraux, végétaux, corps organiques, tout est soumis au creuset ; les os, le crâne prennent la forme d'onguents, de pommades, de potions que la révélation sent aptes à guérir la goutte, l'épilepsie et foule d'autres maladies.

Van Helmont. — Puis *Van Helmont* survint qui corrigea beaucoup des erreurs et des exagérations de Paracelse, mais dont le système fut accueilli avec peu de faveur. Pour lui,

le corps humain se trouve composé d'une série d'organes dont chacun a sa vitalité propre qui dirige toutes ses fonctions.

Broussais. — Dans les temps modernes, *Broussais*, repoussant toutes les observations des anciens, accuse les classificateurs de rêveurs, d'ontologistes, de métaphysiciens. Il impose pendant longtemps, avec l'autorité d'un immense talent la médecine physiologique. Réduisant les actions morbides à des lésions substantielles, il n'y eut bientôt plus que des maladies locales, et, pour agents coercitifs, que les évacuations sanguines, les émollients, l'hygiène. La vogue qu'eût cette doctrine fut considérable.

Brown. — A diverses époques le même engouement a existé pour d'autres conceptions et notamment pour le système de *Brown* qui était l'inverse de celui de *Broussais* et qui supposait dans chaque action morbide un effet dépressif. — En remontant les âges, on voit successivement l'*animisme* (*Stahl*), le *vitalisme*, l'*humorisme* (*Galien*), le *méthodisme*, le *dogmatisme*, etc., se disputer l'empire de la certitude.

Dogmatisme. — Toutefois, il nous semble que l'on peut réduire toutes ces doctrines à deux grandes divisions : d'une part, les *dogmatistes*, c'est-à-dire toutes les sectes, toutes les écoles qui voulurent introduire le raisonnement et certains principes arrêtés pour déterminer la nature et le traitement des maladies, admettant tous les moyens d'investigation, tels que l'étude physiologique des organes, les autopsies, les recherches anatomiques, en un mot, mettant en œuvre tous les matériaux que l'intelligence peut suggérer.

Empirisme. — D'autre part, les *empirisque*, c'est-à-dire ceux qui ne s'en rapportent qu'aux faits d'observation, à l'expérience portant sur l'administration de remèdes sûrs et éprouvés, regardant comme prétention difficile à justifier celle de remonter aux causes cachées des maladies.

Homœopathie. — Une des dernières doctrines qui ont vu le jour, ne se rattachant par les préceptes curatifs à aucune secte connue jusqu'à présent, a surgi il y a une quarantaine d'années dans un pays dont les idées abstraites rencontrent chez nous bien peu de sympathie : c'est l'*homœopathie* dont nous avons déjà parlé.

CHAPITRE III

Moyens à opposer aux erreurs et aux préjugés.

Nous avons voulu dans les pages précédentes signaler et poursuivre les erreurs et les préjugés nombreux relatifs à la médecine, en montrer les conséquences néfastes ; relater en un mot un grand nombre de pratiques aussi absurdes que dangereuses nées des traditions et des superstitions. Nous avons essayé d'en découvrir les causes ; nous allons maintenant chercher le remède. La plaie est profonde ; nous allons nous efforcer d'indiquer, le pansement convenable pour en amener la cicatrisation.

François Bacon, ce premier ouvrier du positivisme scientifique disait : « *Quand il se rencontre sur votre chemin une erreur populaire, ne manquez pas de la détruire, comme un voyageur coupe une ronce* ». Le seul moyen que l'on puisse employer pour cette destruction, pour cet anéantissement de l'erreur, c'est le raisonnement, c'est la démonstration scientifique et pratique qui établira l'inanité de la chose fausse et mettra à sa place la vérité. Or quiconque aime le vrai doit aimer la science, cette lumière de l'esprit qui chasse l'erreur d'où qu'elle vienne, comme le soleil dissipe la brume ; elle seule peut forger les armes nécessaires aux luttes de tout genre du présent et de l'avenir. Et nous ne pourrions arriver à faire ressortir les bienfaits de la science que par l'instruction.

L'esprit de l'homme est naturellement juste, et il le reste, même au comble de l'ignorance. L'instruction le débarrasse de toutes les ronces, de toutes les plantes parasites qui lui cachaient le soleil. Mais pour arriver à ce résultat, il faut le prendre dès sa plus tendre enfance, aussitôt qu'il est appelé à subir la férule du maître, dès son entrée à l'école primaire. — C'est un propos bien banal et admis sans conteste que l'une des grandes fonctions de l'école primaire est de battre en brèche les préjugés populaires. Ce qui est beaucoup moins banal, c'est de la voir y réussir pleinement. Qui de nous cependant ne connaît telle école, rangée parmi les bonnes, où se donne une somme d'instruction très passable et d'où les enfants sortent à peu près aussi superstitieux, aussi mal munis contre le préjugé de tout ordre que le peuvent être leurs parents illettrés. C'est qu'en effet, il n'y a pas de plus grave illusion que de s'en fier à la seule vertu de l'instruction, surtout réduite au minimum primaire, du soin de communiquer à l'esprit l'habitude de rigoureuse analyse, le besoin inexorable de logique et de raison. C'est ici affaire d'éducation, c'est-à-dire d'action très profonde, de modification lente et puissante des parties les plus intérieures de l'intelligence et, cela ne se peut que par une discipline générale de l'esprit organisée avec art et maintenue avec persévérance à travers toutes les périodes et toute la durée de l'enseignement. Quelques leçons de sciences, si claires, si intéressantes qu'elles soient ne feront pas l'enfant inaccessible au préjugé, pas plus que quelques belles démonstrations des vertus morales ne suffiront à le faire homme de bien ; il faut que tout l'ensem-

ble des études, que tout le cours de l'éducation, que toute l'action du maître tendent à ce but.

Au fond, il ne s'agit rien moins que de fonder chez l'enfant ce qu'on peut appeler l'esprit scientifique, c'est-à-dire cette habitude de libre examen, cette pratique du doute préalable et de la recherche personnelle par dessus tout, cette foi inébranlable dans la stabilité de l'ordre universel qui sont devenues l'âme de la pensée et de la société moderne et sans lesquelles il demeurerait en dehors de la vie générale de son temps et de son pays.

C'est à ce prix seulement que l'école primaire pourra se flatter de combattre avec succès le préjugé. Comment y arriver ? Ce n'est pas chose aisée à dire.

Il est clair que les leçons de sciences naturelles, si elles ne sont pas l'unique instrument de cette œuvre, en sont du moins le principal. Le grand point pour leur communiquer une vertu éducatrice est, nous pensons, de les tirer le plus possible hors de l'abstraction, de les transporter en pleine réalité. Ce qui reste abstrait, ce qui ne se passe que dans les cours, ou même dans les leçons, demeure pour l'enfant sans conséquences pratiques et lui paraît hors de relations avec sa vie de chaque jour. Ce n'est pas spontanément que l'idée lui viendra de conclure du livre au fait personnel, de la leçon à ce qui se passe sous ses yeux. C'est au maître à jeter perpétuellement le pont entre ce qu'il enseigne et la réalité au sein de laquelle vit son petit auditoire, à montrer les lois scientifiques opérant avec leur infaillible rigueur dans le domaine familier à chacun. C'est de cette façon, croyons-nous, que l'on arrivera, d'une part à faire disparaître les erreurs et à anéantir les préjugés.

D'autre part, pour combattre les erreurs et les préjugés médicaux invétérés dans l'esprit des gens rebelles à l'instruction et à l'éducation, nous pensons qu'il faut leur démontrer péremptoirement, leur faire toucher du doigt la faute absurde qu'ils commettent. Il faut que dans la plupart des cas, nous ne dirons pas dans tous, le médecin fasse l'instruction de son malade et de son entourage. La vulgarisation médicale bien faite remontera la foi du malade en le médecin et lui fera voir son erreur; en montrant au client ce que fait le médecin et pourquoi il le fait, nous enseignons à la masse l'importance de l'art médical et nous consolidons pour ainsi dire le respect de nos prescriptions. On traite volontiers d'inutile ce qu'on ne connaît pas et « *l'orgueil de la science est, comme l'a dit Spencer, de l'humilité en face de l'orgueil de l'ignorance* ».

Il faut aussi faire disparaître cette classe de gens que l'on pourrait qualifier de précepteurs d'erreurs et de préjugés; ce sont eux qui les perpétuent et les entretiennent. L'exercice illégal de la médecine doit être sévèrement puni, et le médecin est celui qui a le plus d'intérêt à en réprimer les excès; pour cela il ne faut pas qu'il craigne, en aucun cas, de s'adresser aux tribunaux pour obtenir justice.

Pour arriver à tous ces résultats, c'est aux représentants des intérêts de la nation qu'incombe le devoir, c'est au médecin dans ses rapports avec la société, c'est à chacun dans la limite de ses moyens de concourir à cette grande œuvre; c'est à toute âme noble et généreuse à désirer de tous ses vœux la mort de l'erreur et des préjugés par l'instruction de tous.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

- L'Anthropologie**, 1893, n° 1.
- Bordier**. — *Revue mensuelle de l'Ecole d'Anthropologie*, février 1893 (Superstitions médicales).
- Bouchut**. — Histoire de la médecine.
- Bessière**. — Thèse de Paris, 1860.
- Brissaud**. — Histoire des expressions populaires relatives à la médecine.
- Brémond Félix**. — Les préjugés en médecine et en hygiène.
- Colon**. — Thèse de Paris, 1824.
- Combes**. — Etat actuel de la médecine, 1869.
- Cullen**. — Eléments de médecine pratique, traduits en français par Bocquillon, 1784.
- Dechambre**. — Le médecin.
— Dictionnaire des Sciences médicales.
- De Chesnel**. — Dictionnaire des superstitions.
- Dupuy-Walbaum**. — Du préjugé et de la superstition en médecine, 1880.
- Figuier**. — Histoire du merveilleux dans les temps modernes.
- Hamon**. — De l'exercice de la médecine en province au XIX^e siècle, 1868.
— La médecine moderne.
- Lamoureux**. — Thèse de Paris, 1865.
- Larousse**. — Article « préjugés ».
- Legendre**. — Des préjugés dans les maladies de l'enfance.
- Legrand**. — Thèse de Paris, 1868.
- Lefebvre André**. — *Bulletin de la Société d'anthropologie*, 1892.
- Morgagni**. — Des causes des maladies (traduction de Destouet).
- Munaret**. — Le médecin des villes et des campagnes, 1840.
- Notta**. — *Union médicale*, 1873.
- Pauc**. — Thèse de Montpellier, 1882.
- Primerose**. — Des erreurs et des préjugés.

- Ponsard.** — Thèse de Paris, 1822.
Peisse. — La médecine et les médecins, 1857.
Petel. — Thèse de Paris, 1830.
Perret. — Erreurs, superstitions, doctrines médicales, 1879.
Pesme. — Thèse de Paris, 1855.
Pujo. — Thèse de Paris, 1834.
Raulin. — Traité des maladies des femmes en couches, 1771.
Raulin Ulysse. — Thèse de Paris, 1818.
Richerand. — Des erreurs populaires relatives à la médecine, 1811.
Salgues J.-B. — Des erreurs et des préjugés répandus dans la société, 1810-1813.
Saucerotte. — *Gazette hebdomadaire de Paris*, 1879.
Tanchon. — Thèse de Paris, 1819.
Thomas Brown. — Essai sur les erreurs populaires.
Voisin. — De quelques préjugés relatifs à la médecine.
-

Vu :

Le Doyen,
BROUARDEL.

Vu :

Le président de la thèse,
PINARD.

Vu et permis d'imprimer :

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,
GRÉARD.

